

HOMMAGE A M^{lle} EUGENIE C***

" De leur couronne virginale
Mes cheveux toujours protégés
Ne furent jamais dérangés
Que par la brise matinale.

" Mon père seul a caressé
Ce front d'où mon voile retombe,
Mes lèvres n'ont jamais pressé
Que les ailes de ma colombe.

" Le jour où, soumise à ses lois,
Je suivrai l'époux que j'ignore,
Il me verra, naïve encore,
" Rougir pour la première fois."

M^{me} EMILE DE GIRARDIN.

Jeune fille, pour toi je réveille ma lyre
Au chant respectueux que ta vertu m'inspire,
Car c'est un des devoirs de tout barde chrétien
Que de faire en ses vers la louange du bien.
Enfant, présente-moi ton front chaste et modeste,
Où la pudeur reluit comme un reflet céleste.
Je veux le couronner, montrant à tous les yeux
Combien une vertu rend un front gracieux.
J'aimerais de ton cœur ouvrir la page entière,
Pour y montrer comment l'amour et la prière
Peuvent harmoniser, sous le rayon divin,
Le devoir au plaisir, l'angélique à l'humain.
Je t'offre comme exemple à toute demoiselle,
Car ce sont les vertus qui font la femme belle.
La franchise en tes yeux trahit tes sentiments,
Et tu mêles tant d'âme à tes discours charmants,
Que l'on peut toujours voir au fond de ta pensée.
Comme au sein de l'éther quand la nue est passée,
Délicatesse, amour, candeur, humilité
Rayonnent dans ton être et forment ta beauté.
Comme au moindre contact la vive sensitive
Referme en un moment sa corolle craintive
Tu ne pourrais souffrir l'effleurement du mal
Sans que l'incarnat brille à ton front virginal,
Puisses-tu, jeune fille, aux luites de la vie
Garder comme un trésor ces vertus qu'on t'envie.
Hélas ! l'homme est toujours pur et tendre au matin,
Mais souvent ne l'est plus même avant son déclin.
Sois puissante d'amour et forte d'espérance ;
Prie avant que ton cœur se brise à la souffrance ;
Prie et crains ce vain monde où l'on joue à l'affront ;
Prie et passe toujours avec des fleurs au front !

Albert Flandre

LE MEDECIN



HASSÉ de cet Eden délicieux où
son Créateur avait bien voulu
le placer, en le comblant de
biens sans nombre et d'un bon-
heur sans mélange, l'homme,
courbé sous le poids de sa grave
désobéissance, soumis à mille
misères, s'en va par la terre,
maudit par Dieu en son tra-
vail. Que de mauvais penchants

éclosent en lui ! Que de remords ? que d'afflictions
viennent l'assaillir ! Mais, par un sentiment natu-
rel qu'il ressent au fond de son cœur, par la con-
naissance de son Seigneur qui s'est révélé si bon
et si juste, l'homme s'élève du malheur de l'homme,
et plus tard le catholicisme ravive le feu de cette
charité par le sang de Jésus-Christ.

Chaque souffrance a son remède. En indiquant
le ciel, le prêtre met le baume divin sur les plaies
de l'âme, et répand la semence des saintes vertus
qui doivent croître à mesure que le chrétien avance
dans le sentier qui y conduit ; le riche ouvre sa
porte au pauvre et lui donne l'abri, le vêtement
et le pain ; le fort essuie les sueurs du faible et
l'aide en son labeur ; et le médecin guérit les
maux de l'humanité déchue.

A peine adolescent l'élève sent s'éveiller en son

cœur une grande admiration pour cette vocation
qu'il entrevoit pleine d'attraits, belle entre toutes.
Voilà désormais le but qui, de bonne heure, le
rend sérieux, sage et d'une application qui ne lui
laisse pas perdre une minute de son temps.

Il sort du collège, libre dans la vaste arène de
ce monde où se livrent toutes sortes de combats.
Bien des voies brillantes s'ouvrent devant lui, Il
pourrait entrer au barreau, s'y illustrer par son
savoir ou son éloquence ; en servant son pays, il
pourrait, dans l'art militaire, se couvrir de lauriers
glorieux. Mais il ne court pas après la gloire, non
plus après les richesses.

Il aperçoit un champ où il peut satisfaire les
ambitions de son âme chrétienne. Son désir a
toujours été de travailler pour sa patrie en soula-
geant les malades, en les guérissant. Il ne se
laisse éblouir par aucun éclat, et muni d'un brevet,
fruit de tant de fatigues, qui le remplit de joie et
d'espérance, il entre à l'université, et pendant
quatre longues années s'adonne aux pénibles
études de la science d'Esculape. De combien de
plaisirs il se prive, de quels plaisirs qui font le
charme de la vie d'un trop grand nombre de jeunes
hommes qui ne se soucient guère d'autre chose !...
Après ses travaux excessifs, la récompense est son
diplôme qui lui permet de parcourir ce chemin, où
son cœur tressaille à la seule pensée du bien qu'il
pourra faire à ses semblables.

Il s'est tracé la ligne du devoir, il ne dévie pas.
Soucieux de pénétrer dans ce labyrinthe scienti-
fique où devant chaque pas se découvrent de nou-
velles maladies qui demandent de nouveaux re-
mèdes, il ne manque pas un moment d'agrandir en
lui les connaissances qui peuvent servir au soula-
gement d'autrui.

Voyez-le, toujours prêt à l'appel, jour et nuit,
par les temps de pluie, de neige, par les froids les
plus rigoureux, par les chemins impraticables,
quelquefois dans de mauvais véhicules qui me-
nacent de se briser, voyez-le, oubliant la nourri-
ture pour réparer ses forces, se rendre à des dis-
tances éloignées... Il considère son patient avec
une sollicitude admirable, s'informe, ne laisse au-
cun détail pour bien connaître le mal et le com-
battre avec les armes nécessaires.

Au milieu de l'immense bonheur qu'il ressent
d'avoir rendu au père et la mère et l'enfant, d'avoir
conservé leurs parents à de pauvres petits êtres
dont il a entendu les sanglots à la veille de de-
venir orphelins, d'avoir ramené le frère et la sœur
dans les bras l'un de l'autre, il accepte la modique
somme que le riche verse en sa main. Si les ri-
chesses le favorisent, il les emploie à faire la vo-
lonté de notre Père à tous. Sans être appelé, il
se dirige vers le pauvre que la souffrance et la
honte retiennent, nécessaire en sa chaumière ; il
s'enquiert, et avec les médicaments qui l'aideront
à revenir à la santé, lui porte les aliments dont il
le sait avoir encore plus besoin.

Il se réjouit au son de la cloche qui annonce
l'entrée au monde et la régénération d'un chrétien,
et pleure, quelques heures après, en entendant le
glas qui publie le départ d'un pèlerin qui vient de
terminer sa course.

Voyez-le, durant les maladies contagieuses et les
épidémies : il ne se souvient plus de lui, il vole au
plus fort du danger, s'ingénie à découvrir les
moyens d'enrayer le fléau, ne regarde aucun
trouble, prodigue ses avis pour les précautions hy-
giéniques, se multiplie pour répondre au besoin et
donne l'exemple du plus beau dévouement.

Où, le médecin est grand devant les hommes !
Dans l'exercice de son ministère, encore plus rem-
pli du désir du salut des âmes que de la guérison
corporelle, après avoir reconnu l'inutilité des re-
mèdes, avec des paroles d'une bonté touchante, il
avertit le moribond de la gravité de son état, lui
conseille pieusement de demander le prêtre, pour
recevoir les sacrements de la vie éternelle qui
pourront aussi influencer sur sa santé, et le ramener
à la vie présente. Si c'est un infidèle, il le presse
de se reconnaître en lui prouvant les erreurs où il
a vécu jusqu'à ce jour et la miséricorde infinie de
Dieu.

Que de tristes scènes se passent sous ses yeux !
Que de douleurs morales il dévoile sous le masque
des douleurs physiques ! Son cœur s'élève des
confidences qu'on lui fait, et des peines que sa

sensibilité lui découvre quand on voudrait les lui
cacher. Il verse des larmes avec ceux qui gé-
missent ou sur la mort d'un être chéri ou sur quel-
qu'autre grand malheur, les aide de ses sages et
tendres conseils, et réussit à guérir des chagrins
qui peut-être les auraient conduits au tombeau.

Afin qu'il soit un instrument dans ses mains
adorables, le Seigneur se plaît à le protéger visi-
blement, à lui faire comme un bouclier de son ab-
négation : on dirait, pendant longtemps, que la
mort ne peut rien contre lui.

Où, le médecin a bien du mérite devant Dieu !

Il a vieilli, ses cheveux ont blanchi, ses jambes
plient sous le fardeau des infirmités dont il n'est
pas plus exempt que les autres. Il s'est usé dans
les sacrifices, au service de ses nobles fonctions,
mais malgré sa vieillesse, il n'est jamais sourd à la
voix qui réclame ses soins. Il oublie son état, et
mu plutôt par la charité qui lui donne une seconde
viguer, il exerce son ministère jusqu'à la mort,
jusqu'à la mort qui vient à lui douce et calme, fi-
dèle image de sa vie.

Et quand la cloche tinte au clocher de la pa-
roisse pour annoncer la fin de cet homme ver-
tueux, que tout le monde a aimé, un profonde,
regret saisit le cœur des paroissiens. *Pertransivit
benefaciendo* : et leurs pleurs silencieux disent
qu'ils comprennent la perte qu'ils viennent de
faire.

Une foule nombreuse l'accompagne à sa der-
nière demeure. Il a laissé sur la terre un exemple
sans tache à suivre pour ceux auxquels est dévo-
lue sa sublime vocation, et, du tertre en fleurs où
il sommeille, de continuelles prières de reconnais-
sances montent au ciel pour le repos de son âme.

Augustin Tellis.

LA PEUR

Avez-vous jamais eu peur ? Avez-vous enduré
ces terribles souffrances que cause la peur ? Non,
n'est-ce pas ; on n'avoue pas cette passion basse
qui dégrade l'homme et dont il peut si difficile-
ment s'affranchir.

Il me souvient d'une peur extraordinaire, folle,
que j'ai eue étant enfant, à sept ans. Il était huit
heures du soir, et l'on venait de me coucher dans
mon petit lit, dans la chambre de mes parents.

Eux, étaient à table avec des amis. La salle à
manger communiquait directement avec la cham-
bre, et on avait laissé la porte entr'ouverte. Je
tardais à m'endormir, suivant curieusement la
conversation qui se tenait à côté. J'entendais
mon père parler de la pêche qu'il ferait le lende-
main, car c'était un grand et bon pêcheur.

Une fenêtre faisait face à mon lit, et machina-
lement je regardais du côté de cette fenêtre.

Tout à coup, un nuage qui couvrait la lune
glissa et un rayon de clarté entra dans la chambre.

Je sautai sur mon lit, pour retomber bientôt
anéanti, pâle, — je devais être pâle. Ce dont je me
souviens bien, c'est que mes dents claquaient fu-
rieusement. Derrière le rideau de la fenêtre, je ve-
nais d'apercevoir le corps d'un homme.

A la vérité, je ne voyais pas le corps tout en-
tier. Ce n'était qu'un demi-corps, un bas de corps ;
mais je me représentais parfaitement le haut, que
l'épaisseur du rideau devait me masquer.

Vite je pris les précautions usitées en pareil cas
par les enfants pour se soustraire au danger qui
paraît les menacer : je levai mon drap sur ma
tête... Alors je me calmai.

Au bout de quelques instants, je hasardai un
œil, puis les deux. L'homme était toujours là.

Mes tremblements me reprirent, j'essayai d'ap-
peler, mais je ne pus articuler aucun son. De
temps en temps, l'homme remuait légèrement. Je
m'attendais à le voir sortir d'un moment à l'autre
de sa cachette et fondre sur moi pour m'étrangler.
Qui sait ? Peut-être me plongerait-il dans le corps
un long couteau.

Je frissonnais à cette sinistre pensée. Dans la
salle à manger, on causait : les éclats de rire arri-